

DESBIENS, RAYMOND. *Le Retour du roi du cirque au Québec –Ricardo « l'homme-mouche » (1906-1936) écrit en collaboration avec DIANE CARBONNEAU*. [Québec, s. é.], 2010, 90 p. ISBN 978-922737-07-3

Bertrand Bergeron

Volume 9, 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1005918ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1005918ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (print)

1916-7350 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bergeron, B. (2011). Review of [DESBIENS, RAYMOND. *Le Retour du roi du cirque au Québec –Ricardo « l'homme-mouche » (1906-1936) écrit en collaboration avec DIANE CARBONNEAU*. [Québec, s. é.], 2010, 90 p. ISBN 978-922737-07-3]. *Rabaska*, 9, 261–264. <https://doi.org/10.7202/1005918ar>

il pas, en plus, une activité gratuite, oblatrice, exercée dans le pur contentement de plonger les auditeurs dans un état qui les fera décrocher un instant de la dictature impitoyable du réel en leur procurant cet oubli provisoire qui les lavera de la glue de leurs préoccupations ? Je pense à Paul Claudel qui fait dire à Lechy Elbernon dans *L'Échange*, en parlant du public qui assiste à une pièce de théâtre : « Ils regardent et écoutent comme s'ils dormaient ». Ce sommeil-là, bienheureux entre tous, les éveille à autre chose dont ils garderont un souvenir ému.

Au final, le conteur est peut-être comme le poète, tel que le définit Jean Cocteau : « [...] qu'il est un poète, c'est-à-dire qu'il est indispensable bien que je ne sache pas à quoi » (réplique tirée de *Le Testament d'Orphée*).

Le monde a changé, les lieux où se produisent « les narratifs du monde enchevêtré » (Gaston Miron) aussi. Vivian Labrie en propose sept à l'image des bottes rendues fameuses dans les contes : « Les bas de sept lieux ». Réussiront-ils à recréer cette atmosphère qui facilitait la narration et la transmission de naguère ? Un répertoire naîtra-t-il de la pratique de ces nouveaux conteurs qui se veulent des auteurs, qui revendiquent de plein droit leur créativité ? Consentiront-ils, dès lors, à ce que leurs œuvres deviennent anonymes pour intégrer ce bien commun qui constitue une tradition ?

Il est des livres qui s'adressent à des lecteurs formés, d'autres qui forment leurs lecteurs aux dires de Jacques Derrida. Ce livre-ci rejoindra aisément ces deux publics. Il confortera les uns et instruira les autres. Sa lecture stimule sans arrêt l'intellect. On ne peut le lire sans engager un dialogue avec ses contributeurs. On devine la ferveur qui les habitait, la richesse et l'intensité des échanges qui prolongeaient les communications et les débats publics. Un incontournable pour ceux que le conte intéresse pour le pratiquer ou le penser. Le conte observe notre présent, soit ! Comment témoignera-t-il de notre époque dans l'avenir ? La teneur de sa déposition dépend de nous.

BERTRAND BERGERON
Saint-Bruno en Lac-Saint-Jean

DESBIENS, RAYMOND. *Le Retour du roi du cirque au Québec – Ricardo « l'homme-mouche » (1906-1936)* écrit en collaboration avec DIANE CARBONNEAU. [Québec, s. é.], 2010, 90 p. ISBN 978-922737-07-3.

Avec cet opuscule, Raymond Desbiens ajoute le quatrième volet au carré de héros populaires du Saguenay–Lac-Saint-Jean. Victor Delmarre (1888-1957) y est né, y a vécu de longues années avant de s'éteindre à Québec où il repose toujours. Alexis Lapointe (1860-1924), dit le Trotteur, et Prudent

Landry (1887-1973) y ont vécu tous les deux et y sont morts : le premier a été écrasé par une locomotive et le second est décédé paisiblement dans son lit. Quant à Alphonse Richard, mieux connu sous le pseudonyme de l'Homme-mouche, son seul séjour dans la région lui fut fatal. Tous ces hommes, en leur temps, suscitèrent un engouement collectif variable selon les exploits dans lesquels ils se spécialisèrent : Delamarre et Landry la Mâchoire illustrèrent la force physique, Alexis le Trotteur la rapidité et Ricardo l'Homme-mouche l'agilité. À la suite de la lecture du livre de Desbiens, une question reste en suspens : comment devient-on un héros (ou, pour l'exprimer autrement, comment l'imaginaire collectif fabrique-t-elle ses héros) ? Il est évident qu'on ne devient pas un héros par sa seule volonté. Il faut des exploits qui étonnent les contemporains, bien sûr, et que l'on raconte à l'envi, quitte à ce que certains se targuent d'y avoir assisté, de détenir un détail inusité dont ils s'enorgueillissent de l'exclusivité. Le discours collectif, en s'emparant de sa vie, transforme une personne en personnage et mâtine ses actions de merveilleux. L'héroïsation résulterait donc de la rencontre heureuse entre une trajectoire individuelle exemplaire et une attente collective. Nous serions ainsi en présence d'un « universel singulier », pour reprendre une expression de Jean-Paul Sartre.

La fin tragique ajoute une aura supplémentaire qui frappe les imaginations. Mais surtout, la mort du héros ne signe pas la fin de sa carrière, ne clôt pas sa biographie. Celle-ci se poursuit par-delà le trépas, des épisodes apocryphes prolongent ou complètent les exploits réels. Il arrive fréquemment qu'on réarrange certains événements disparates en les recadrant afin qu'ils concourent à la finalité narrative : l'apothéose du héros. Alexis Lapointe offre un parangon condensé de ce schéma. Après l'accident qui l'a emporté, des langues se délièrent et affirmaient qu'il avait prophétisé sa mort et qu'il avait participé à sa mise en scène. D'autres ajoutaient qu'il avait été marqué dès le sein de sa mère. La liste des traits pourrait s'allonger. Une héroïsation réussie consiste, dans une communauté donnée, à perpétuer la mémoire du bénéficiaire à travers les générations successives.

Pourrait-on en dire autant de Ricardo, après la lecture du livre que Desbiens lui consacre ? « On entre dans un mort comme dans un moulin », écrivait Sartre (*L'Idiot de la famille*) à propos de Flaubert. L'auteur entre dans son sujet sur la pointe des pieds avec l'air de celui qui ne veut rien bousculer. Il propose à ses lecteurs un itinéraire et une chronologie. On suit donc le parcours d'Alphonse Richard de sa naissance dans le rang Terrebonne, à Pont-Rouge, en 1906, jusqu'à sa mort à Chicoutimi en 1936. Une vie brève ponctuée de quelques moments de gloire. On sait depuis Achille qu'il est préférable de mourir jeune en pleine gloire que vieux et inconnu si on veut

entrer dans la carrière héroïque.

À 14 ans, il perd les trois premiers doigts de la main gauche en faisant exploser un détonateur sur la voie ferrée. Il entreprend son cours classique à Sainte-Anne-de-la-Pocatière, fait son noviciat chez les rédemptoristes à Sainte-Anne-de-Beaupré dans l'espoir d'entrer dans les ordres. Mais la vie confinée de séminariste ne lui convient pas. Il se fait acrobate, funambule, équilibriste, magicien, clown à l'occasion, et mène la vie itinérante des artistes de cirque, s'associe avec un couple de comédiens qui se spécialisent dans les spectacles de variétés (Alphonse Ratté, dit Ti-Phonse, et son épouse). Pour donner du lustre au personnage qu'il endosse, il associe son nom de scène à Tarzan et, plus tard, il se fera connaître comme l'Homme-mouche. Desbiens y voit l'ancêtre de l'homme-araignée (Spiderman).

Son parcours prend fin brutalement à l'Hôtel Desbiens de Chicoutimi le 30 septembre 1936 devant une foule évaluée à 2 000 personnes. L'Homme-mouche ambitionne d'escalader la façade de l'hôtel sans filet de sécurité, précaution que l'empereur Marc-Aurèle avait rendue obligatoire pour les artistes de cirque. Malgré la pluie et son handicap (ses doigts amputés), il se lance à l'assaut du mur. Parvenu à la corniche du toit, il perd pied et s'écrase sur le sol. Sa chute lui est fatale. S'il a pris place dans les faits divers et l'histoire locale, cela ne signifie pas pour autant qu'il soit entré dans la légende.

Au contraire des autres héros populaires qui ont séjourné de longues années dans le Royaume du Saguenay, Alphonse Richard ne s'y est rendu qu'une fois pour des raisons professionnelles. La tournure tragique de son passage n'a pas été suffisante pour marquer durablement la conscience collective. Il n'a pas eu le temps de créer cette familiarité nécessaire à l'héroïsation où chacun aurait pu se dire son contemporain et le témoin de ses actions dont quelques lieux auraient gardé mémoire. Sa mort est, certes, associée à l'Hôtel Desbiens, mais la réputation qui le précédait lui venait d'un ailleurs toujours différent où il accomplissait ses exploits. D'une certaine manière, elle était étrangère aux témoins de sa mort. Par contre, elle constituait un élément suffisamment important pour attirer les gens. Mais peu nombreux étaient ceux qui s'identifiaient à lui au point de le considérer comme un des leurs. L'Homme-mouche ne faisait pas partie de leur quotidien, c'était une personnalité exotique. Sa mort a donné lieu à des récits circonstanciés, mais n'a pas engendré un cycle de légendes autour de sa vie comme ce fut le cas pour Lapointe qui connut deux morts : réelle et légendaire.

Il était temps que Raymond Desbiens s'intéresse à ce personnage avant que les témoins de sa vie disparaissent à leur tour. En cela, il a fait œuvre utile et ceux qui s'intéressent aux héros populaires pourront se référer à sa monographie avec profit. Le style journalistique adopté, par sa neutralité

sèche, rend la lecture un peu terne sans lui enlever sa valeur documentaire. L'auteur n'écrit rien qui n'ait été scrupuleusement vérifié. En ce sens, le documentaliste garde sous étroite surveillance le biographe, ce qui est dommage : il aurait pu tirer quelques leçons profitables à l'usage d'un monde enclin à renverser la figure traditionnelle du héros en la transposant sur les victimes. Dès lors, on est en droit de se demander si Ricardo peut endosser le rôle de héros ou s'il n'a été que la victime de sa témérité. Le débat reste ouvert. L'ouvrage est abondamment illustré.

On quitte ce livre en se disant combien Oscar Wilde avait raison d'affirmer : « Ce qui est vrai dans la vie d'un homme, ce n'est pas ce qu'il fait, mais la légende qui se développe autour de lui. » Cette dernière dimension a échappé à Ricardo. C'est dommage pour le légendaire du Saguenay–Lac-Saint-Jean, car, associé à Delamarre, Lapointe et Landry, il aurait contribué à l'élaboration d'une version locale des *Quatre Fantastiques* [*Fantastic Four*].

BERTRAND BERGERON

Saint-Bruno en Lac-Saint-Jean

DESCHÊNES, GILLES, avec la collaboration de GÉRALD-M. DESCHÊNES. *Quand le vent faisait tourner les moulins. Trois siècles de meunerie banale et marchande au Québec*. Québec, Les éditions du Septentrion, 2009, 314 p. ISBN 978-2-89448-580-4.

Fascinant le moulin à vent ! De par sa forme cylindrique élevée surmontée d'un chapeau pointu et de ses grandes ailes, cette machine parfaite au mécanisme simple et ingénieux ne pouvait passer inaperçue. Le moulin occupait jadis le paysage québécois de façon prenante. Malgré leur très petit nombre – on en aurait construit tout au plus 200, entre 1640 et 1860 – ces moulins étaient essentiels pour la mouture du grain, là où un courant d'eau était absent ou insuffisant pour qu'on y construise un moulin à eau. Car, il faut bien le dire, ces derniers étaient beaucoup plus efficaces. En effet, les moulins à vent ne fonctionnaient que lorsqu'il y avait du vent : « Pas de vent, pas de mouture ; pas de mouture, pas de pain ! » Cet ouvrage est une véritable encyclopédie du moulin à vent. Il est le résultat d'une passion pour le savoir, la recherche et la communication. Ses auteurs y ont consacré plus de trente années, fouillant les archives et les bibliothèques de livres anciens, inspectant et inventoriant les moulins, les photographiant, faisant des relevés architecturaux et interviewant leurs propriétaires afin de retracer ce que ces engins furent dans la vie et l'économie des Québécois. Ce qui ne fut pas une tâche facile puisque personne n'avait fait de véritable synthèse de ce sujet auparavant. L'ouvrage qui en résulte nous aide à comprendre les divers